

Corinne Hoex

## Métamorphose et précision : la clef des songes

Durant tout l'été 2013, l'idée de courtes nouvelles me venait chaque matin en nageant dans l'eau bleue et chaude de la Méditerranée, face au soleil levant. En automne et en hiver, quand je suis à Bruxelles, il m'arrive d'élaborer l'amorce de mes textes en me promenant en forêt. Le mouvement de la marche semble alors présider à la création. Dans le cas de mon roman, *Valets de nuit*, ce mouvement, cette progression, se faisait dans l'eau. Avec un sentiment de joie et de légèreté, porté par le matin d'été. Un été « de rêve » donc, à plus d'un titre, puisqu'il m'a offert ma rêveuse et ses visiteurs, tandis que mon inconscient se prélassait sans doute sous la caresse des vagues.

Ensuite, l'après-midi, le travail technique commençait. L'écriture proprement dite : la transposition de ce que j'avais « imaginé » le matin dans l'eau. Avec son exigence pas du tout flottante. Car les rêves ne sont jamais flous. Ils comportent même certains détails très précis.

Il y a eu un déclencheur, une phrase lue quelque part : « Cette nuit, j'ai rêvé de Peter. Il était épris de moi et il me peignait les cheveux et mes cheveux s'allongeaient, s'allongeaient ». Cette phrase m'a fait envie. Elle a commencé à m'habiter. Je sentais ma chevelure s'offrir à la caresse troublante de ce peigne si assidu au point de ne plus se comporter comme une chevelure ordinaire et de se laisser croître hors de toute mesure. Cette phrase me fascinait. Elle me procurait un grand plaisir. Cela a duré des semaines. Je n'en demandais pas plus. J'aimais cette phrase pour elle-même.

Mais, un jour, est arrivé le pompiste. Il s'était substitué à ce Peter et une éponge dans sa main avait pris la place du peigne. Un pompiste de comédie. Un archétype de pompiste. Une sorte de chromo. Un pompiste historique tel que j'en avais vu dans mon enfance. Car, en réalité, tout comme vous, je remplis le réservoir de ma voiture à la pompe sans jamais voir personne, je paie à la machine avec ma carte bancaire et jamais aucun pompiste n'apparaît dans une salopette bleue toute neuve, arborant un sourire serviable avec l'intention de laver mon pare-brise. Donc ce pompiste d'opérette s'est présenté à moi, tenant sa désirable éponge et, sans que je sache pourquoi ni comment, je me suis aussitôt substituée à cette éponge et j'ai senti le choc de l'eau glacée du seau où il m'a plongée avant de me frotter sur la vitre. Je m'étais métamorphosée, j'avais changé d'état, comme l'avaient fait les cheveux sous la longue caresse du peigne.

Après le pompiste, sont arrivés d'autres visiteurs tout aussi fringants, chacun doté des attributs de son métier. Le maître-nageur est venu assez vite, dans son slip de bain en lycra. Le facteur également, chaussé de ses souliers cloutés et équipé de sa sacoche. Le dresseur d'otaries, vêtu de sa jaquette rouge aux brandebourgs dorés. Le pâtissier, tenant un gâteau enrobé de chantilly. Le jeune pirate, un perroquet vert perché sur l'épaule. Le fourreur, proposant en vitrine manchons, étoles et pelisses. À chaque fois, la rêveuse entrait avec eux dans un jeu dont elle était l'initiatrice et, en quelque sorte, la meneuse. L'important dans l'affaire, c'était évidemment la relation entre elle et son Valet. Cette relation se nouait ou ne se nouait pas et j'ai poursuivi le texte lorsque je percevais entre mes personnages des affinités inattendues, une complicité au charme surprenant, d'un érotisme décalé. Si les choses restaient banales, collées à la réalité, j'ai renoncé très vite.

En fait — comme souvent, n'est-ce pas ? — c'est la femme dans ces histoires qui crée toute la différence. C'est elle en grande partie qui initie le jeu. L'homme, lui, est un homme, avec ses caractéristiques habituelles et en l'occurrence aussi celles du métier qu'il exerce. Mais

c'est elle, la rêveuse, qui chamboule tout. Ainsi, avec le pâtissier en devenant une mouche elle modifie la donne. De même avec le jeune pirate en se changeant en vague. Il s'agit, n'en doutons pas, d'une mouche et d'une vague très féminines, sensuelles. Car si la rêveuse se métamorphose en mouche ou en vague, elle reste néanmoins une femme qui conserve un comportement de femme. Pour le maître-nageur, elle se mue en pieuvre, mais c'est une femme pieuvre, aux multiples bras indiscrets. Afin d'attirer l'aviateur, elle devient un nuage. Dans la sacoche du facteur, elle est une lettre d'amour attendant l'instant d'être ouverte. Entre les doigts de l'instituteur, elle est une craie blanche caressée jusqu'à la jouissance. Sous le regard gourmand du cuisinier, elle se change en une viande tendre et fondante aux arômes délectables qui mijote longuement. Par envie de l'explorateur, elle se métamorphose en une panthère qui lui plante ses griffes dans le dos et le déguste avec volupté. Apercevant le chasseur, elle devient une forêt, une forêt ténébreuse qui réagit avec la sensualité et l'amour propre d'une femme. Par désir du beau terrassier, elle se fait l'eau claire d'une fontaine où il viendra familièrement se rafraîchir le visage et le torse. Pour mieux plaire au plagiste, elle se mue en sable, un sable blanc et chaud auquel le râteau offre de délicieux frissons. Dans le regard du géographe, elle est les Amériques, Amérique du Nord, Amérique Centrale, Amérique du Sud, dans toutes les courbes de leurs contours.

Parfois, les métamorphoses ont lieu chez l'homme. Ainsi l'horloger se transforme en réveille-matin, doté d'une belle sonnerie vibrante, et le gardien de musée, adepte du baisemain, bénéficie d'une moustache sensible aux arts qui change d'aspect selon l'humeur et le moment. L'idée de ce dernier texte m'est venue d'une époque où, comme historienne d'art, je donnais des visites guidées aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique. Il y avait là un gardien excessivement galant qui me faisait le baisemain. Je ne crois pas qu'il portait la moustache et, le cas échéant, ce n'était sûrement pas la fantasque et inventive moustache dont j'ai gratifié mon Valet.

Et puis, il y a quelques textes dans lesquels les Valets sont soudain supplantés par le surgissement d'un animal ou d'une force cosmique. En effet, lassée du prétentieux Herbert, le dresseur d'otaries, la rêveuse sans plus attendre s'en va nager dans les bras d'un éléphant de mer aux performances nettement plus passionnantes. De même, quand les baisers du géographe se font trop monotones, elle lui fausse compagnie pour rejoindre le bel ours blanc au pelage lumineux qui l'attend à l'entrée d'une grotte. Ou encore, alors que l'astrologue, ses éphémérides et sa calculette la font mourir d'ennui, une comète, la chevelure en flammes et la queue embrasée, s'engouffre dans la pièce, la saisit et l'emporte.

J'aurais aimé continuer longtemps encore ces rencontres si jubilatoires. Plusieurs de mes lecteurs, d'ailleurs, me demandent de les présenter à ma rêveuse car il est vrai qu'elle n'a à ce jour jamais reçu la visite d'un bibliothécaire ni d'un poète, d'un avocat, d'un médecin ou d'un psychanalyste. Hélas, un soir — et c'est la fin du livre — un beau cambrioleur, « vif comme la tempête », masqué d'un loup de satin noir, dérobe à la rêveuse la clef des songes, prétendant mettre un terme aux merveilleuses idylles qui restent encore à venir. Mais il enlève la rêveuse et l'emmène avec lui dans le noir de la nuit, « là où vivent les rêves ».

Gageons donc qu'elle rêvera encore.